

CROCHETOUT

Dixième et dernière partie de VŒU DE HAINE par Ernest Capendu

I

LE CHEVRIER

Avant d'atteindre Port-Louis, la route de Pluvigner passe à Riantec, petit village situé à une lieue au plus des côtes. Riantec est bâti au pied de la falaise qui l'abrite contre la violence du vent du large.

En quittant le village, à gauche, un sentier praticable pour les chevaux court le long du flanc de cette falaise et, atteignant son sommet, continue à se dessiner jusqu'à Port-Louis, suivant la pente descendant de la falaise qui vient mourir à l'entrée de cette petite baie dont Lorient est le château seigneurial et Port-Louis la maison du garde.

La dernière maison de Riantec borde ce sentier à son point de départ : cette maisonnette, disparaissant presque entièrement derrière les haies d'ajoncs qui l'enceignent, est placée du côté de la falaise comme une sentinelle avancée.

La nuit descendait vite et un brouillard naissant assombrissait encore la dernière teinte du jour luttant contre les approches des ténèbres.

On entendit le piétinement des chevaux dans la cour intérieure de l'habitation. Bientôt une barrière s'ouvrit et deux cavaliers apparurent. Deux hommes et deux femmes marchaient à pied près d'eux.

L'une des femmes paraissait être vivement affectée et levait alternativement les yeux sur les deux cavaliers avec une expression douloureuse :

— Père ! Kernoe ! dit-elle en joignant les mains, pourquoi me laisser ici ? Pourquoi ne pas m'emmener avec vous ?

— Il le faut, Catherine, répondit Kernoe. Tu es épuisée, fatiguée par cette poursuite qui ne nous laisse pas prendre une seconde de repos. D'ailleurs, nous te laissons auprès d'amis fidèles ! Demeure et attends !

Catherine courba la tête : Yvanec se pencha sur sa selle et baisa la jeune fille — le front :

— Prie, pour que Dieu soit avec nous ! dit le vieillard.

Kernoe s'était retourné vers les deux hommes :

— Guillaume, dit-il au plus âgé, tu crois bien avoir reconnu Jeanne ?

— Oui ! au portrait que tu m'en as fait, ce doit être elle qui a passé ce matin avec un jeune gars vêtu en officier.

— Ils ne se sont pas arrêtés à Riantec ?

— Non. Ils n'ont fait que passer. J'étais sur la porte, auprès de la femme qui filait, et je les ai vus.

— Et qui a passé encore ?

— Personne que vous.

— Tu en es sûr ?

— Sûr, parfaitement sûr. Je n'ai pas quitté la porte depuis le moment où la jeune fille et son compagnon ont passé, jusqu'à l'heure où vous êtes arrivés et où je vous ai reconnus.

— Et quelle autre route conduit à Port-Louis ?

— Aucune autre. Celle-ci est la seule de ce côté du pays.

Kernoe se pencha vers Catherine.

Espère ! dit-il.

Puis, rendant la main à sa monture, il partit. Yvanec fut presque aussitôt près de lui. Tous deux gravirent rapidement la pente du sentier couronnant les falaises.

La nuit était presque complètement close.

Les deux hommes trottaient, courant du nord au sud. Le bruit de la mer, qui venait briser ses flots au pied de la falaise, montait jusqu'à eux et le vent, soufflant du large les enveloppait dans ses impétueux tourbillons.

— Père, dit Kernoe après un long silence, qu'est donc devenu Séverin ?

Yvanec rapprocha ses épais sourcils.

— Si le fils n'est pas sur leurs traces, dit-il, il est mort !

Kernoe tressaillit :

— Le croyez-vous donc ?

Yvanec fit un signe affirmatif.

— Cependant, reprit Kernoe, il n'a pas un seul instant poursuivi Jeanne et Delbroy, car depuis le premier moment où nous avons pu obtenir un renseignement sur eux, depuis le premier moment où, à force de recherches, de déductions et d'interrogations, nous avons appris qu'ils existaient et qu'ils n'avaient point encore quitté le pays, nous n'avons pas une fois pu supposer que Severin ou tout autre les eût poursuivis et fût sur leurs traces.

— Oui, fit Yvanec. Mais alors, qu'est devenu Séverin ?

Kernoe garda le silence.

— Qu'est devenu Séverin, reprit le vieillard, s'il n'est pas sur les traces de ceux que nous cherchons à rejoindre ?

— Peut-être cherche-t-il et a-t-il fait fausse route !

— Impossible. Les renseignements que nous avons obtenus, il les eût obtenus également.

— Cependant, père, si Séverin était sur leurs traces, il nous précéderait et nous aurions eu quelque indice précis....

— Peut-être !

— Comment ?

— Tu ne connais pas Séverin comme je le connais !

Kernoe regarda le vieillard :

— Je ne comprends pas, dit-il. Que voulez-vous donc dire ?

— Je veux dire, répondit Yvanec, que depuis que je connais la vérité, que depuis que je n'ignore pas l'amour de Séverin pour celle qu'il sait n'être pas sa sœur, j'ai compris tout ce dont le gars était capable pour rejoindre Jeanne.

— Mais, encore une fois, il n'est pas sur leurs traces.

— Alors, dit Yvanec en étouffant un soupir, si tu dis vrai, c'est que Séverin est mort !

Kernoe ne répondit pas. Les deux hommes pressèrent encore l'allure de leurs chevaux.

Ils parcoururent ainsi plus de deux lieues sans échanger une parole, tous deux absorbés dans la profondeur de leurs pensées.

Bientôt la route s'abaissa devant eux dans l'ombre, et au loin, au milieu des ténèbres, ils aperçurent une masse noire au milieu de laquelle brillaient çà et là quelques points lumineux.

— Voici Port-Louis ! dit Yvanec.

— C'est là où ils doivent être ! ajouta Kernoe.

— A moins cependant qu'arrivés à cette pointe de la falaise, ils n'aient pris cette route remontant vers Plouhinec.

— Et qu'ils se soient embarqués pour l'île de Croix ! ajouta Kernoe en tressaillant sous l'impression d'une pensée subite.

— Oui.

— C'est impossible !

Les deux cavaliers arrêterent simultanément leurs montures.

— Si cela était, nous ferions fausse route en continuant, dit Kernoe, car voici le sentier de Plouhinec.

— Oui, dit le vieillard.

— Que faire ?

— Il faudrait pouvoir nous renseigner.

En ce moment un son criard retentit au loin.

— Ah ! s'écria Kernoe, Dieu est pour nous : voici là-bas une hutte de chevrier.

Et le jeune homme pressa son cheval pour atteindre la hutte qui se dessinait vaguement comme un point noir dans les ténèbres.

Le chevrier, assis sur le seuil de sa triste et solitaire demeure, soufflait dans un biniou, tirant de l'instrument ces accords tour à tour bizarres et sauvages, doux et modulés, qui sont à la véritable musique ce que les chants des *Kloutuks* sont à la véritable poésie.

En voyant les deux cavaliers s'arrêter devant lui, le pâtre redressa la tête. C'était un jeune garçon de quinze à seize ans, petit, mince, maigre, nerveux, au teint blême, aux yeux noirs, au geste grave.

— Dis-moi, mon gars, dit Kernoe en se penchant vers le chevrier, as-tu passé la journée à cette place ?